

ALEXANDRE DUMAS.

LA FERRADE.

Le cirque s'était à peu près rempli ; tous les gradins praticables étaient couverts ; on ne voyait d'inoccupés que les endroits ruinés, de sorte que les spectateurs les plus rapprochés n'étaient séparés de l'arène que par le mur de six pieds qui règne tout autour, et les plus élevés se tenaient debout sur l'attique de l'amphithéâtre ; quelques-uns même étaient montés comme des singes à l'extrémité des grands piquets bleus plantés dans les trous des poutres destinées à soutenir le velarium, et de nos jours à recevoir un pavillon tricolore....

Quand les dernières pierres eurent disparu sous ce flot d'hommes, comme un reste de terre sous un déluge, quand il n'y eut plus personne aux grilles extérieures, quand on fut bien convaincu que toute la ville était réunie dans les Arènes, on ferma les portes. Le trompette de la ville, héraut de la fête, s'avança dans l'aire du cirque, et fit entendre une fanfare. Sur ses dernières notes, deux paysans montés sur leurs petits chevaux blancs de la Camargue, entrèrent, tenant chacun un trident à la main, et firent le tour de l'amphithéâtre, en chassant les promeneurs attardés, qui allèrent prendre comme ils purent place dans l'immense entonnoir, et laissèrent le cirque aux combattants....

Un grand cri de joie retentit ; nous jetâmes les yeux sur l'arène, et, au-dessous de nous, contre la porte qui s'était refermée derrière lui, nous aperçûmes le premier taureau, qui, épouvanté de ces rumeurs, essayait vainement de rentrer à reculons sous la voûte d'où il venait de sortir. Habitué qu'il était aux vastes solitudes de la Crau, aux plaines sablonneuses d'Aigues-Mortes ou aux marais

de la Camargue, il semblait stupéfait, et roulait sur ce cercle de spectateurs, dans lequel il se trouvait enfermé, son regard stupide, sombre et féroce. Alors, ne voyant aucune issue et se sentant entouré d'un cercle de granit, il baissa la tête, fit entendre un long mugissement, et se mit à creuser la terre de ses pieds de devant. Ces démonstrations hostiles furent accueillies par des cris de joie, mais celui de tous les spectateurs sur lequel elles produisirent le plus d'effet fut, sans contredit, Mylord, qui, de couché qu'il était, se leva convulsivement, hérissa son poil, et, se rappelant ses anciennes luttes de la barrière du Combat, se serait élancé à l'instant même dans l'aire, si son maître ne l'eût retenu par son collier.

Pendant ce temps, l'un des deux cavaliers avait fait quelques pas dans la direction du taureau, qui, tout à coup, voyant que c'était décidément là l'ennemi qu'il avait à combattre, se précipita sur lui tête baissée, avec une telle rapidité, que tout l'amphithéâtre poussa une clameur composée de trente mille voix qui criaient à la fois : Prends garde ! Mais le léger étalon de la Camargue fit un bond de côté si adroit et si précis, qu'on eût cru que les deux adversaires ne s'étaient pas touchés, si le taureau, pliant sur ses jarrets de derrière, n'eût levé la tête en mugissant, et, secouant ses naseaux percés par le trident du cavalier, n'eût moucheté le sable de l'arène de larges gouttes de sang. Des applaudissements pour l'homme et des injures pour l'animal partirent à l'instant même de tous les points du cirque et les animèrent tous deux, l'un à continuer ses avantages, et l'autre à venger son échec. En effet, le taureau, sans être distrait par la vue du second cavalier, qui venait le provoquer à son tour, tourna son regard en rond pour chercher celui qui l'avait blessé, et l'apercevant à l'autre bout de l'amphithéâtre, il se retourna de son côté, toujours immobile, mais prêt à s'élaner. Alors le paysan mit son cheval au galop et tourna tout à l'entour du cirque, comme font dans leurs exercices les écuyers de Franconi. Le taureau le suivit des yeux, tournant lui-même sur ses pieds de derrière, puis tout à coup il s'élança, calculant avec une merveilleuse sagacité l'endroit où il devait rencontrer cheval et cavalier et les clouer contre le mur. Mais ses ennemis avaient deviné cette manœuvre : le cheval, lancé au galop, s'arrêta en se cabrant, et le taureau, emporté par sa course, vint, comme un

bélier antique, heurter du front la muraille, à trois pieds à peu près devant lui. La violence du choc fut telle qu'il tomba sur le coup et se coucha étourdi et tremblant, comme si la masse d'un boucher s'était abaissée sur sa tête. Le paysan piqua son cheval, qui sauta légèrement par-dessus le taureau couché. Aussitôt un homme vêtu d'écarlate sortit d'une des voûtes tenant un fer rouge à la main, et vint l'appliquer sur la cuisse de l'animal, qui, ne songeant plus à se défendre, se contenta de soulever la tête en poussant un gémissement plaintif, se laissa passer une corde autour du cou, et, se relevant sans aucune résistance, suivit, aux grands applaudissements de la multitude, l'homme écarlate, sous la voûte opposée à celle d'où il était sorti. A peine l'animal vaincu avait-il disparu derrière cette grille, que celle d'en face s'ouvrit et qu'un second taureau s'avança dans l'arène.

Mais, il faut l'avouer à la honte de la race bovine de la Camargue, celui-ci n'avait aucune des qualités belliqueuses du premier, tant il est vrai que chez les animaux d'une même contrée, comme chez les hommes d'une même patrie, les caractères sont non-seulement différents, mais encore opposés. En effet, l'impression que produisit au nouveau venu le passage des ténèbres au jour et la comparaison de la vue des roseaux et des tamaris solitaires de la Camargue avec ces trente mille spectateurs étagés sur leurs gradins, fut visiblement un sentiment de terreur. Il se retourna pour rentrer par la porte fermée, et voyant que la retraite était impossible, il fit autour du cirque quelques pas inégaux et égarés. Alors les deux cavaliers, voyant à quel antagoniste ils avaient affaire, se rapprochèrent de chaque côté de lui avec les mêmes précautions que prennent deux chiens qui veulent coiffer un sanglier, et, lui prenant les naseaux entre les deux tridents, ils le conduisirent ainsi jusqu'au milieu de l'arène. Là, une espèce de boucher bâti en hercule les attendait, et, prenant le taureau par les deux cornes, pesant d'une main et levant de l'autre, il le renversa sur le flanc. Aussitôt le même homme rouge sortit de nouveau de sa voûte, vint marquer sur la cuisse le patient animal, et, le chassant devant lui avec des pierres, lui fit prendre le chemin de l'arcade où il devait retrouver son camarade, à qui sa belle défense avait valu autant d'applaudissements que sa lâcheté, à lui, lui valait d'injures et de huées. Aussi,

il n'était pas encore sorti de l'arène, que tous les spectateurs criaient d'une seule voix : Un autre ! un autre !... Ils furent aussitôt obéis, et le nouvel adversaire se présenta si rapidement, qu'il fut au milieu du cirque avant qu'on eût eu le temps de le voir sortir. Celui des deux hommes qui n'avait pas encore combattu s'apprêta aussitôt. Au reste, les apprêts ne furent pas longs : ils consistèrent à mettre son trident en arrêt à peu près comme nos anciens chevaliers leurs lances. Puis, ayant, en faisant adroitement reculer son cheval, pris autant de champ que lui permettait la grandeur du cirque, ce fut lui qui s'élança sur le taureau immobile, qui, le voyant venir à lui, leva la tête si rapidement, que son antagoniste n'eut point le temps de relever le trident qui devait seulement lui percer les naseaux, et qui, au lieu de cela, alla s'enfoncer de toute la longueur de sa triple pointe, c'est-à-dire de deux ou trois pouces, au milieu de sa poitrine. Le cavalier, craignant de tuer l'animal qu'il ne voulait qu'exciter, lâcha la lance, dont le manche tomba à terre et dont le fer resta enfoncé au-dessous de sa gorge.

Cette maladresse ne fut point du goût de l'amphithéâtre, qui hurla comme si c'eût été lui qui eût reçu le coup. Quant au taureau, à peine se sentit-il blessé que, par un sentiment naturel aux animaux, il se roidit contre l'arme qui était restée dans sa plaie, marchant, si on peut le dire ainsi, contre sa blessure et contre sa douleur. Mais, au bout de deux ou trois pas, le manche du trident, creusant la terre, trouva un point d'appui assez fort pour résister. Le taureau fit un effort terrible, qui lui eût enfoncé le trident de plusieurs pieds dans le corps, s'il n'eût été arrêté par la barre transversale qui formait la base des pointes. Le manche de l'arme plia comme un arc, puis se rompit tout à coup, et l'animal, emporté par sa force même, alla tomber sur les genoux, laissant un des tronçons derrière lui et gardant l'autre dans sa poitrine. Ce fut alors que le cavalier qui l'avait blessé, prenant le trident de son compagnon, revint au taureau pour réparer par une loyale attaque la faute qu'il avait commise, et avant qu'il ne fût relevé, lui enfonça le fer de sa lance dans les naseaux. L'animal, rendu à la vie par la douleur, se redressa aussitôt ; et alors commença un véritable combat. Le taureau mugit et se précipita sur le cavalier, qui bondit de côté en lui faisant une nouvelle blessure. Le taureau, frappé, leva en

mugissant sa tête ensanglantée, cherchant des yeux son ennemi, qui déjà l'attendait. A peine l'eut-il vu qu'il revint à la charge, et reçut un nouveau coup. Changeant aussitôt de haine, il tenta de s'attaquer au cheval ; mais celui-ci, fait à de pareilles manœuvres, multiplia ses bonds intelligents de manière à présenter toujours à son ennemi la pointe du trident de son cavalier. Alors tout le cirque applaudit avec rage, mais comme on applaudissait dans les anciens cirques, avec des trépignements de fureur, et il s'éleva de cette cuve de granit, chauffée par un soleil de vingt-quatre à vingt-cinq degrés, un bruit sans nom, des clameurs inouïes, un rugissement comme celui des vagues de l'Océan pendant une tempête. Mais tout à coup cette rumeur immense cessa comme par enchantement. Le taureau, désespérant d'atteindre son ennemi, avait marqué une autre victime : c'était le second cavalier, qui avait eu l'imprudence de rester sans armes dans l'arène. Un cri l'avertit du danger qu'il courait, et il put éviter la première atteinte ; mais, abandonnant complètement le cavalier armé, le taureau se mit à sa poursuite. C'est alors qu'on put juger de la supériorité de la course du taureau sur celle du cheval ; car, à peine ce dernier avait-il fait trente pas en fuyant, qu'il fut atteint au flanc par son ennemi : cheval et cavalier roulèrent chacun de son côté. Le taureau hésita un instant entre ses deux ennemis, et presque aussitôt, mettant sa tête entre ses jambes, il se précipita sur l'homme ; mais avant qu'il eût fait quatre pas, un nouvel adversaire se trouva sur son chemin : cet adversaire, c'était Mylord, qui, du premier bond, s'était élancé de l'estrade dans le cirque, et, du second, au nez du taureau, où il avait fait une prise. L'animal, surpris, s'arrêta tout à coup, releva la tête et montra aux spectateurs le terrible boule-dogue pendu à ses naseaux par ses dents de fer. Pendant ce temps, le paysan renversé, se relevant, courut s'abriter sous la voûte où était l'homme rouge. Quant au cheval, il se redressa sur ses genoux, essayant de suivre son maître ; mais il retomba presque aussitôt : la corne avait pénétré de toute sa longueur dans le flanc gauche. Pour le second cavalier, ne sachant plus comment attaquer le taureau, il l'attendit.

Le résultat de la lutte ne fut pas long. L'animal, blessé à la poitrine, harassé de ses charges répétées et inutiles, tenta d'abord

d'écraser Mylord sous ses pieds ; mais Mylord savait son **métier** aussi bien qu'aucun taureau de la Camargue. Chaque fois que le taureau baissait la tête, comme Antée, Mylord touchait la terre et reprenait de nouvelles forces. Le taureau alors relevait le front et secouait convulsivement son ennemi. Mylord se laissait secouer, mais la mâchoire infernale ne se desserrait pas d'une ligne. Cela dura cinq minutes à peu près, le taureau courant comme un fou, tantôt la tête haute, tantôt la tête basse ; enfin, il s'arrêta tremblant sur ses quatre jambes. En ce moment, le boucher sortit de la voûte et vint à lui. Le taureau, en le voyant s'avancer, retrouva un reste de forces et s'élança à sa rencontre ; mais son dernier adversaire le saisit par les cornes et, exécutant la même manœuvre qu'il avait déjà opérée, le renversa sur le côté. Aussitôt Mylord, voyant son ennemi abattu, lâcha sa prise et revint, joyeux et modeste, ne se doutant pas qu'il faisait l'admiration de trente mille personnes, se coucher sanglant à nos pieds.

MONSEIGNEUR DUPANLOUP.

LA RELIGION.

La religion ! ce *lien* sacré qui rapporte, qui rattache la créature à son Créateur, l'homme à Dieu, la terre au ciel, le temps à l'éternité, et qui par conséquent élève dans l'enfant la vie présente jusqu'à la vie éternelle !

La religion ! cette sainte et auguste *institutrice*, qui révèle au plus jeune âge les sentiments les plus élevés et les plus purs : *le bienfait de la création* et la souveraineté du Créateur, dont la volonté féconde et toute-puissante nous a tirés du néant ; *le bienfait de la rédemption* : le dévouement et la charité du Sauveur, qui, sans rien perdre de sa gloire et de son bonheur inaltérable, s'est fait homme semblable à nous, est venu ici-bas chercher sa créature égarée et nous a rachetés par son sacrifice et par sa mort sur la croix, nous donnant par cet admirable abaissement et par ses souffrances une merveilleuse démonstration de son amour !

La religion ! cette *autorité* sublime, qui ordonne à tout être capable de connaissance et d'amour, de connaître et d'aimer Dieu infiniment parfait ; et de l'aimer, comme il doit l'être, c'est-à-dire, souverainement, plus que soi-même, par-dessus toutes choses ; et, selon les paroles si simples et si énergiques des saintes Écritures, *de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, de toutes ses pensées, de toutes ses forces* ;

Qui ordonne de l'adorer, de le prier avec cette foi vive, avec cette humble confiance, avec cet anéantissement de soi-même qui attirent les regards de ce Dieu très-bon, touchent son cœur et font descendre sa miséricorde sur ceux qui l'invoquent.

La religion ! cette *inspiratrice* mystérieuse qui donne la grâce

pour faire le bien, et fortifie même les plus tendres courages, pour accomplir les devoirs les plus pénibles; qui fait germer, éclore et fleurir dans tous les cœurs fidèles à ses lois, les plus aimables, les plus touchantes, quelquefois les plus héroïques vertus : la douce et ferme piété, la foi, la vive espérance; la résignation, la patience, la noble prudence, l'innocence, la chasteté courageuse, la sobriété, la tempérance; l'amitié, la compassion, l'équité; en même temps qu'elle éloigne du mal, et qu'elle donne l'horreur de l'ingratitude, de l'injustice, de la dissimulation, du mensonge et de toute bassesse.

La religion! cette *puissance* secourable, qui soutient l'enfance et console la vieillesse dans les voies quelquefois si rudes et si âpres de la vie; qui prévient nos chutes ou les relève; qui nous inspire les pieux regrets, les saints remords et cette seconde innocence qui donne le repentir; qui nous enseigne la crainte de Dieu : cette crainte filiale que Bossuet nomme le plus ferme appui de la vertu, et le fondement même de la vie humaine, et que j'appellerais volontiers la plus belle des craintes, puisqu'elle exclut toutes les autres!

La religion, enfin! cette unique et immortelle conciliatrice des sociétés humaines; qui rapproche tous les enfants de Dieu, qui n'en fait qu'une seule famille de frères, et leur apprend à ne se refuser jamais les uns aux autres ni la vérité, ni la charité, ni la justice; qui réunit toutes leurs pensées, toutes leurs affections en une seule et même affection, en une seule et même pensée, la pensée et l'amour du Père commun, qui les rassemble dans les fêtes religieuses pour n'être tous de concert qu'un seul cœur, une seule âme, une même voix, et chanter unanimement les louanges du Créateur, apprendre à l'aimer ensemble et à s'aimer les uns les autres pour l'amour de lui!

La religion! qui se sert, comme le dit éloquemment Fénelon, de « l'encens le plus exquis, des cérémonies les plus majestueuses, des temples les plus augustes, des assemblées les plus solennelles, des hymnes les plus sublimes, de la mélodie la plus touchante, des ornements les plus précieux, de l'extérieur le plus grave et le plus modeste des ministres des autels, » pour nourrir dans le fond des âmes toutes les vertus que la piété et l'amour de Dieu inspirent, pour lui présenter l'auguste sacrifice de l'autel et rendre ainsi plus

sensible l'adoration, la reconnaissance et la soumission sans bornes qui sont dues à son souverain domaine sur les créatures;

Telle est la religion!

Eh bien, maintenant, je dois ajouter que la religion, ce lien si sacré, cette puissance si auguste, cette autorité si sublime, cette grâce céleste, ce secours divin,

C'est un moyen d'éducation.

DUPIN.

L'IMPROVISATION ORATOIRE.

Il est une éloquence écrite qui s'élabore à loisir dans le silence du cabinet. Le patriotisme l'échauffe et l'inspire; la philosophie la règle, la réflexion la tempère, le goût la polit. Ces doctes harangues, préparées avec art, jettent une vive lumière sur les discussions; aucune improvisation ne peut égaler leur construction savante, l'enchaînement calculé des preuves, la solidité des déductions. Plaçons (il y a justice) cet immense labeur au premier rang.

Mais n'est-il pas juste aussi de tenir compte, même sous le point de vue littéraire, des difficultés que présente l'action indélibérée de la parole? Voyez ce qu'a de méritoire et de périlleux la situation dévouée de ces hommes publics, qui, ne consultant que le besoin des affaires, et cédant aux mouvements impétueux d'un cœur vivement ému par les intérêts de la patrie, volent au combat sans prendre le temps de polir leurs armes! Ah! sans doute, et si l'on ne veut considérer que le style, ils sont mal écrits ces discours improvisés, car ils ne furent jamais écrits. Est-ce donc sous ce point de vue qu'il en faut juger?

Dans une composition purement littéraire, la précipitation ne saurait excuser les défauts de l'ouvrage: qui vous pressait de le montrer aux gens? Mais quand les plus grands intérêts de l'État sont en délibération; si une mesure désastreuse est audacieusement proposée; si de funestes passions habilement excitées sont sur le point de prévaloir, le temps fait beaucoup à l'affaire. Il faut alors excuser ceux qui, seuls avec eux-mêmes, obligés de se décider à l'instant, ayant aussi leurs propres passions à contenir, vont sur-le-

champ, au risque de moins bien dire, s'exposer sur cette mer agitée: car, vous le savez, dans cette région brûlante éclatent les tempêtes; il faut y tenir tête à l'orage, et se hâter de saisir le trident!

Vous relirez ce discours, si heurté en le prononçant, et quelquefois si imparfaitement reproduit; vous y chercherez en vain la symétrie d'une composition conforme à toutes les règles de l'art, l'invention, la disposition, le style: il eût fallu du temps! mais pendant ce temps aussi, une question vitale eût été décidée à contre-sens, et le beau discours fût arrivé comme la seconde édition de la Milonienne, après la cause perdue.

C'est ainsi qu'à l'attaque imprévue d'un camp mal gardé, le premier qui s'aperçoit du péril jette un cri, saisit ses armes, et s'élance à l'encontre des assaillants; d'autres le suivent et se pressent, jusqu'à ce que cette résistance tumultueuse ait permis à la troupe entière de prendre ses rangs....

Quoique non préparé sur les mots, si l'orateur connaît bien les choses, s'il sent vivement, s'il est soutenu par la conscience du bien; au milieu même de tant d'isolement, dans ce trouble incessamment apporté au développement de sa pensée par les interruptions les plus vives et les clameurs parfois les plus insensées, dans ce tourment de toutes ses facultés, il lui arrivera de rencontrer des tours, des expressions, des hardiesses qui ne viendraient pas trouver un homme moins fortement excité.

Ce que perdront le style et la belle ordonnance, l'orateur le regagnera du côté de l'action, de cette action oratoire à laquelle les anciens accordaient les trois premiers rangs. Sa main ne tiendra pas un cahier, son œil ne sera pas fixé sur son écriture, il retrouvera l'arme du regard; son esprit ne sera pas livré aux incertitudes de la mémoire; libre dans son allure comme ces cavaliers numides qui montaient à cru et sans frein, il luttera corps à corps avec son auditoire, maître de retenir ou de laisser aller son discours, de glisser sur ce qui commencerait à déplaire, comme d'insister sur ce qui aura fait sensation; et s'il est bien inspiré, son succès dépassera l'effet des discours les plus étudiés.